

Penser le paysage par le milieu. Recension de :
Jean-Marc Besse, 2018, *La nécessité du paysage*.
Marseille : Parenthèses

Olivier Gaudin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ambiances/2229>

DOI : 10.4000/ambiances.2229

ISSN : 2266-839X

Éditeur :

Direction Générale des Patrimoines - DAPA - MCC, UMR 1563 - Ambiances Architectures Urbanités (AAU)

Référence électronique

Olivier Gaudin, « Penser le paysage par le milieu. Recension de : Jean-Marc Besse, 2018, *La nécessité du paysage*. Marseille : Parenthèses », *Ambiances* [En ligne], Comptes-rendus, mis en ligne le 29 mars 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ambiances/2229> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ambiances.2229>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.



Ambiances is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Penser le paysage par le milieu.

Recension de : Jean-Marc Besse, 2018, *La nécessité du paysage*.

Marseille : Parenthèses

Olivier Gaudin

- 1 Dans les domaines de la théorie du paysage et de l'épistémologie de la géographie, les ouvrages de Jean-Marc Besse font référence. *La nécessité du paysage*, court essai rédigé dans un style accessible, déploie un précieux effort de synthèse et de partage interdisciplinaire. Il tâche d'intégrer des perspectives que la différence des traditions universitaires tient souvent éloignées, sans éluder la complexité de son objet qui, précisément, « n'est pas complètement une chose que l'on peut poser face à soi et encore moins tenir entre ses mains » (p. 33-34). Prenant le parti du décloisonnement, l'auteur sollicite aussi bien la phénoménologie de l'existence, la réflexion éthique et la pensée écologique que les enjeux pratiques de la conception et de l'aménagement des espaces habités. Tourné vers les discussions pédagogiques et didactiques touchant au paysage, le livre consacre l'essentiel de ses pages à préciser le vocabulaire et les définitions des termes de ce champ d'investigation et d'action. Il associe pour ce faire des disciplines et des objectifs *a priori* distincts, mais l'argumentation rend ce rapprochement cohérent : de l'éthique à l'épistémologie, de l'éducation à la transformation des espaces humains et aux manières de les habiter.
- 2 La thèse principale est énoncée dès l'ouverture : le paysage serait « une donnée constitutive et ineffaçable de la vie individuelle et sociale » (p. 6) ; en d'autres termes, on ne saurait vivre sans paysage, puisque celui-ci « fait partie de nos vies et il en est une condition et une dimension constitutive » (p. 53). Telle serait la raison de sa « nécessité », qu'il faut donc entendre en un sens existentiel et ontologique, par-delà les enjeux psychologiques du bien-être ou les critères esthétiques de la beauté, par exemple.

- 3 L'exposé suit un plan simple et clair, en trois étapes. Le premier chapitre, « Définir le paysage », examine le concept en le distinguant de notions voisines telles que nature, vue, territoire ou ambiance. Il explicite aussi le titre de l'ouvrage en justifiant le recours à l'idée de nécessité – le paysage venant souligner le caractère inévitable de nos relations vécues avec des milieux de vie dont nous faisons nous-mêmes partie, et que nous contribuons activement à modifier. Le chapitre suivant est consacré aux différents registres de l'action « sur » et « avec » le paysage. Jean-Marc Besse distingue ici les usages sociaux, les intentions et les activités qui mettent en forme les espaces habités. À nouveau, il met en exergue la notion de milieu et en appelle à une combinaison des approches transformatrices du paysage (agir sur et agir avec), en distinguant celles-ci sans les opposer. L'auteur appuie notamment son propos sur les analyses de l'artisanat et de la fabrication développées par l'anthropologue Tim Ingold (Ingold, 2013 et 2017). Le troisième et dernier chapitre aborde le contenu et les enjeux de la formation des paysagistes, croisant l'épistémologie de la description et celle du projet de paysage – dont les différentes « opérations cognitives » sont énumérées « rapidement » (p. 96-99) ; sans doute pour annoncer d'autres travaux à venir sur ce sujet important, abordé il y a dix ans dans *Le Goût du monde* (Besse, 2009, p. 149-188). La fin du chapitre élargit le propos avec de belles pages consacrées à l'éducation « au » paysage et à l'éducation de l'attention, sans vraiment développer l'idée, plutôt abstraite, d'un « savoir habiter » (annoncée à la p. 72).
- 4 La suite de ce compte rendu développe trois points de commentaire sur l'ensemble du texte, qui ne recourent qu'en partie sa composition et ne prétendent pas à l'exhaustivité. Afin de souligner la cohérence interne de l'essai, je décrirai sa visée unificatrice, puis son emploi soutenu du concept de milieu. Enfin, j'insisterai sur la richesse de sa réflexion pédagogique et didactique, qui justifie le caractère interdisciplinaire et hybride de la démarche.

Une vision transversale

- 5 Repartir des éléments fondamentaux de l'expérience commune des paysages, pour contribuer à enrichir l'intelligence collective et la capacité d'action sur nos contextes d'existence : telle est donc la visée ambitieuse de ce petit ouvrage « propédeutique et réflexif » (p. 8). Le livre est aussi programmatique – puisqu'il inaugure une nouvelle collection aux éditions Parenthèses, et lui donne son titre.
- 6 Sa principale qualité, celle de proposer une approche intégrée et unifiée, tient sans doute à la volonté d'interroger ensemble l'expérience et la transformation du paysage, conçu avant tout à partir des relations vivantes qui le traversent et le composent. L'auteur s'émancipe résolument des dualismes qui entravent encore souvent les discours sur le paysage. Cette approche fonde la possibilité d'envisager les moyens d'action, inévitablement politiques, à son sujet, dans un contexte où l'actualité des urgences écologiques est devenue criante : « Le paysage est une condition nécessaire pour la reformulation d'une écologie politique » (p. 7) ; « C'est précisément à ce point de convergence entre écologie et sciences sociales que se tient le paysage » (p. 15).
- 7 De telles affirmations requièrent toutefois une élaboration plus détaillée, que cet ouvrage-ci, avec son format limité, n'entend pas mener à son terme. On comprend que le recours au paysage puisse répondre au besoin impératif de relier les enjeux pressants de l'écologie à l'émergence de puissances d'agir, puisque « le paysage est le milieu et le

résultat toujours changeant des métamorphoses qui le traversent » (p. 35). Mais comment décliner ce constat en recommandations pratiques, en perspectives opérationnelles, situées dans des contextes précis ? Le deuxième chapitre, au centre du livre, fournit à ce propos des indications intéressantes, bien que partielles ; tandis que leur concision et l'absence d'exemples développés risquent de les rendre abstraites. Certes, en décrivant avec soin les modalités d'action dans (c'est-à-dire « sur » et « avec ») le paysage, le chapitre met en évidence les conditions matérielles et intellectuelles de la transformation de l'espace, et le besoin d'y réfléchir. Jean-Marc Besse mobilise les ressources de l'anthropologie de la technique (p. 39-44) et du sens de l'habiter (p. 54) afin de remettre en perspective le travail des paysagistes, des architectes et des aménageurs. Il explicite aussi avec une grande clarté et une concision efficace les principaux enjeux philosophiques et éthiques du concept même de paysage (p. 47-54). En revanche, il n'examine guère les enjeux, pourtant primordiaux et indépassables, des formes de coopération sociale et politique effectives qui orientent, organisent et perpétuent les activités d'aménagement. L'évocation des « institutions », des « acteurs » et des « situations humaines complexes » (p. 59-60) semble aussi elliptique que celles des « sciences sociales » (p. 15, 55). Pourtant, cette complexité n'est-elle pas au cœur des pratiques de transformation et d'habitation des espaces humains ? Les conditions effectives de la coopération – ou du refus de celle-ci – ne constituent-elles pas un enjeu capital de toute opération d'aménagement, depuis la commande, la conception et la mise en chantier jusqu'à l'entretien et la rénovation d'un site ? On peut regretter que les efforts d'éclaircissement de l'auteur n'aient pas porté sur les tensions, les antagonismes, les inégalités et les situations de conflit que les actions collectives sur l'espace, paysages compris, ne manquent pas de susciter et de perpétuer – ce que le géographe Marcel Roncayolo, par exemple, appelait pour sa part « la division sociale de l'espace¹ », au sens d'un processus génétique, toujours en acte, dont les cristallisations demeurent provisoires et révocables.

- 8 Un travail d'analyse critique, qui consiste notamment à identifier et discerner de telles divergences dès les opérations de conceptualisation et les discours tenus par les protagonistes, pourrait servir l'objectif d'intégrer différentes perspectives disciplinaires, défendu par l'auteur. Sans mettre en œuvre une telle exigence critique ni manier la contradiction, on peut craindre qu'une réflexion philosophique ait quelque difficulté à nourrir des dispositions pratiques et des prises de parti argumentées, en situation. La transversalité et l'interdépendance des enjeux, évoquées ici avec précision, sont loin d'être admises par tous. Comment renforcer les coopérations, par exemple, entre sciences de la nature, sciences sociales et savoirs ordinaires de la vie quotidienne au sujet des lieux habités ? Faut-il tenir la nécessité du paysage pour une évidence ? Croit-on acquis le rôle du paysagiste dans les projets d'aménagement, en particulier urbains ?
- 9 De fait, il est significatif que la réflexion sur l'urbanisme et l'architecture, tout comme la question fort discutée des paysages urbains, demeurent absentes du volume – alors que celui-ci évoque la plupart des grands enjeux des discussions contemporaines. Pour convaincre les praticiens et théoriciens de ces disciplines que le paysage n'est plus seulement une « alternative² », mais bien une nécessité, il sera inévitable d'aborder de front ces sujets. Mais il est aussi vrai que cet essai à la fois récapitulatif et préparatoire ne prétend nullement à l'exhaustivité.

Penser par le milieu

- 10 Deuxième trait saillant, *La nécessité du paysage* met en exergue de manière insistante, voire systématique, le concept de « milieu » (p. 5, 12, 13, 16, 20, 28, 35, 50-53, 57, 67, 101, 106-7). En accord avec cet usage constant, le principe d'une approche située et incarnée domine l'ouvrage de part en part (elle est explicitée notamment aux p. 49, 52-53 et 73-75). On peut donc dire c'est par le milieu que l'auteur définit le paysage : le recours régulier aux notions de corps, d'expérience et d'habiter participe à cette orientation. Se démarquant d'un regard esthétique, qu'il soit formaliste, historique ou centré sur la spatialité physique, Jean-Marc Besse semble donc adopter une approche relevant de l'anthropologie philosophique.
- 11 Ce parti a plusieurs avantages. De prime abord, il est attentif à la diversité des usages, des finalités et des interprétations des paysages, dont l'anthropocentrisme semble constitutif – même ces actions et ces discours n'excluent pas de tenir compte d'autres formes de vie, bien au contraire. Il met aussi l'accent sur des manières d'habiter des lieux plutôt que d'observer séparément, en et pour elles-mêmes, les formes du paysage ; celles-ci sont replacées « au beau milieu des échanges que [notre existence personnelle] engage avec ce monde » (p. 53). Ce fil conducteur anthropologique permet d'argumenter en faveur de la thèse centrale : si le paysage devient « une donnée constitutive et ineffaçable de la vie individuelle et sociale » (p. 6), c'est qu'il semble explicitement identifié au « milieu vivant » (par exemple p. 12, 16, 20) dont aucune existence humaine ne saurait se passer.
- 12 Notre espèce se caractérise par un fort degré d'organisation et de transformation de son milieu ; puisqu'elle y édifie des habitats faits d'un nombre virtuellement infini de relations, il faudrait sans doute parler de milieux, au pluriel. Ces relations sont tissées d'associations instables entre formes de vie, d'expériences polysensorielles ou symboliques, de signes et d'idées, d'usages et d'inscriptions matérielles, mais aussi d'horizons spatiaux et temporels plus ou moins éloignés, d'allées et venues, d'incertitudes. L'ensemble ouvert de cette buissonnante complexité, voilà ce que Jean-Marc Besse propose de nommer paysage. Sans les exclure, cette formulation se démarque des approches naturalistes, esthétiques ou territorialistes, en soulignant que s'il est en partie issu de ces interrelations observables, « le paysage échappe » (p. 16) et nous enjoint de « penser positivement l'indisponibilité du monde » (p. 22). Le titre de l'ouvrage doit donc s'entendre au sens subjectif du génitif : c'est du paysage lui-même, pour ainsi dire, que procèdent sa propre nécessité dynamique et l'impossibilité de le circonscrire dans un cadre statique. Ainsi le paysage « est un mouvement » (p. 33), ou plutôt un « assemblage d'être et de mouvements divers » (p. 34), « un ensemble de métamorphoses » (p. 35). Des formes passent dans d'autres formes, déplaçant les repères connus ; cette idée concerne aussi bien les formes visibles du monde que nos propres organismes et pensées, en développement (p. 52-53).
- 13 Mouvement, milieu, métamorphoses : le choix d'un paradigme écologique (au sens général de l'analyse des milieux de vie) relève donc, plus largement, d'une compréhension immanente et évolutive de la réalité du paysage. L'auteur ne définit pas celui-ci du dehors, par ses finalités et ses fonctions, comme le faisait par exemple la géographie positiviste, mais par ses conditions d'expérience et ses tendances d'évolution internes. Il invite à l'aborder sous l'angle des innombrables usages et activités dont il est à la fois une source et le contexte. Le paysage est un agencement

vivant et vécu, de même qu'il est « avant tout une expérience matérielle, corporelle et émotionnelle » (p. 49). Loin de l'idée de canon esthétique, il faut donc comprendre qu'il ne cesse de changer, de s'ajuster et de se modifier ; et cela sans perdre sa capacité à être, c'est-à-dire à continuer de devenir, un paysage.

- 14 On ne saurait mieux le démarquer de la fixité d'un tableau. Cette définition par la vie du milieu rompt une nouvelle fois avec une tradition intellectuelle fondée sur l'exclusivité du regard et de la vue. L'auteur oppose à ce pesant héritage, qui reste au cœur d'une pensée du paysage comme représentation, le recours à la notion d'ambiance (p. 28-33). L'ambiance et l'atmosphère connaissent depuis quelques années une diffusion croissante en sciences sociales (Gaudin & Le Calvé, 2018). Pour Jean-Marc Besse, qui les rapproche ici de sa propre réflexion sur le paysage, les employer permet d'insister sur les dimensions vécues de l'expérience spatiale et affective. « Le paysage ne représente pas, il articule une présence. » (p.107). Dans le sillage de la phénoménologie de Merleau-Ponty, l'auteur tient l'événement du paysage pour une expérience vécue préréflexive et affective (p. 29), que le terme de « rythme », « sorte de structure fondamentale » de notre perception du monde (p. 33), serait plus apte à décrire que le concept de représentation.
- 15 Ces réflexions sur le milieu sensible appellent cependant un prolongement du questionnement, dont j'indiquerai ici deux voies principales.
- 16 Première piste de travail : sans souscrire à la longue primauté du paradigme visuel que critique ici (avec de nombreux autres penseurs) Jean-Marc Besse, on peut néanmoins s'interroger sur l'articulation des différents registres sensoriels et affectifs qu'il énumère brièvement (p. 24-26). Comment s'organisent et se répondent, dans nos sensations corporelles, ces registres lorsque nous éprouvons le paysage ? Faut-il comprendre que toute expérience humaine est paysagère au même titre qu'elle est spatiale et temporelle ? Ne supposons-nous pas, malgré tout, une organisation de ces expériences polysensorielles à partir de la perception visuelle et en référence à celle-ci, lorsque nous parlons de paysage ? Autant de questions que pourraient aborder d'autres travaux à venir, étayés par davantage d'exemples et d'analyses que ne le permettait le format ramassé du présent ouvrage.
- 17 Deuxième point d'interrogation, le rapprochement si étroit des notions de paysage et de milieu n'est pas sans poser quelques difficultés théoriques, que Jean-Marc Besse a lui-même contribué à explorer dans ses publications (Besse, 2009, p. 15-69), mais dont l'analyse pourrait être prolongée : si le paysage tend à s'identifier au milieu perceptif, que reste-t-il du partage entre des milieux distincts, au sein de mêmes espaces, par les différentes espèces vivantes (végétales, animales, humaine) ? Dans le même temps, et compte tenu des recherches en cours dans le domaine de l'anthropologie historique de la nature (Lamy & Roy, 2019), le caractère culturel d'un milieu humain est-il appréhendé sans reste par la seule notion de paysage ? Comment comprendre, en un mot, cette proximité si forte entre milieu et paysage ?
- 18 D'autres théoriciens, comme l'historien John Brinckerhoff Jackson (cité p. 15 et p. 40 de l'essai) et le géographe Augustin Berque (cité ici p. 16), ont déjà mis en regard ces notions pour les distinguer et les associer. Le philosophe de la nature et de l'esthétique Rosario Assunto (1915-1994) écrivait quant à lui : « le concept de paysage inclut en soi celui de milieu : de sorte que la réalité que nous devons étudier et sur laquelle, si nécessaire, nous devons intervenir, est toujours le paysage, et non le milieu, et encore moins le territoire. » ([1976] 2003, p. 46). Une analyse plus développée des relations

entre ces niveaux de réalité, afin de mettre en évidence leurs imbrications, articulations et ajustements serait certainement éclairante et utile.

La transmission du paysage « vivant » : le besoin de transdisciplinarité

- 19 Mais restons-en, en toute rigueur, au projet même de l'ouvrage. Sa troisième intention remarquable est d'ordre pédagogique. Même s'il évoque la formation des paysagistes, l'auteur montre que l'enjeu dépasse la simple didactique. Prenant appui sur certains de ses travaux antérieurs (Besse, 2009, p.149-188), il aborde ici de manière plus fondamentale le sens, les ressources et les finalités de l'enseignement du paysage, qui ne se réduit à aucune formation disciplinaire spécifique.
- 20 Certes, par enseignement du paysage, il faut entendre l'apprentissage des nombreuses disciplines scientifiques qui s'intéressent au sujet – de la géographie à l'écologie, de la botanique à l'histoire ou à l'hydrologie –, ainsi que l'acquisition des méthodes et des savoir-faire de la conception, spécifiques au projet de paysage et au métier de paysagiste concepteur. Ces compétences incluent le dessin et la description, la formation et l'entraînement du regard, la compréhension de situations sociales et économiques, le travail des formes et l'anticipation, et bien sûr l'écoute des habitants et des usagers. Elles relèvent autant du savoir que du savoir-faire et ne peuvent se développer que par l'exercice appliqué. Interroger les fondamentaux de ces enseignements multiformes relève d'une « nécessité » ; ou pour déplacer légèrement la perspective, d'un besoin impératif (le terme apparaît clairement au centre de l'ouvrage, p. 52). La compréhension de ce besoin et les réponses qu'on peut lui apporter, voilà un enjeu éthique et transversal, qui dépasse les enjeux d'une ou de plusieurs professions tout autant que les interprétations de démarches universitaires distinctes. C'est pourquoi le paysage vivant ne dépend au fond d'aucune discipline, mais plutôt d'une « indisciplinisme » (Folléa, 2018) irréductible aux grands partages (sciences du vivant et sciences humaines, connaissance et action, théorie et pratique, etc.).
- 21 Ainsi, *La nécessité du paysage* s'efforce d'élargir la perspective en s'adressant au plus grand nombre ; cette approche prend le nom d'éducation « au paysage » (Chapitre trois). L'auteur continue de promouvoir une « approche globale, transdisciplinaire, qui traverse, rassemble et tisse ensemble les discours, les savoirs, les pratiques, les représentations » (p. 7). La transdisciplinarité (plutôt que la multi- ou la pluridisciplinarité) suppose des confrontations, des échanges et des croisements entre différents regards s'intéressant à des objets communs. Le défi est d'ouvrir le plus grand angle possible afin de tracer un panorama, tout en restant précis ; de connecter les sources, les méthodes et les regards sans tomber dans la confusion ni le consensus par défaut – tant il est vrai, pour citer la phrase qui ouvre l'essai, que « nous parlons mal du paysage » (p. 5). Certes, tout travail interdisciplinaire engendre des aspérités, des attitudes incompatibles voire des ratés ; mais ces confrontations et déplacements n'en sont que plus féconds, dans la durée.
- 22 La visée essentielle de cet ouvrage n'est pas théorique, mais pédagogique et pratique : il s'agit moins de penser à partir de disciplines distinctes que d'effectuer des gestes situés et des opérations empiriques, indépendamment de protocoles trop établis et figés. C'est pourquoi Jean-Marc Besse énumère les ressources concrètes d'une éducation au paysage : la définition, la connaissance, l'expérience, l'observation ; l'expérimentation

et l'action ; la description et l'attention. Au terme du parcours, c'est bien l'attention, entendue comme une exigence, qui semble pouvoir fédérer ces différentes modalités (p. 99-107). Si l'éducation au paysage repose avant tout sur l'exigence d'être attentif, c'est en raison du « tissage éthique » (p. 103) qui associe nos expériences à celles d'autrui, aux autres vivants et aux réalités qui nous entourent – sans oublier la pluralité et l'hétérogénéité des interprétations en circulation. Aucune éducation à la complexité vivante du paysage ne saurait se passer de reconnaître au préalable ces interactions constitutives, qui nous traversent et nous affectent ; cela suppose d'apprendre à les distinguer, les décrire et les nommer. Du début à la fin de l'ouvrage, la boucle est ainsi bouclée, au risque d'une certaine circularité, par le retour de la métaphore du tissage : si nous devons procéder au tissage de nos attitudes envers les paysages, c'est parce que nous sommes déjà pris, qu'on le veuille ou non, dans le filet de nos relations avec le monde.

La nécessité de l'intelligence collective

- 23 L'exigence de reconnaître les interactions et les connexions qui caractérisent notre existence incluse, au milieu du paysage, permet donc à Jean-Marc Besse de rompre avec toute vision figée ou segmentée de celui-ci, pour en esquisser un continuum et une appréhension en mouvement. L'orientation éthique et pratique du propos ne vise pas à clore les débats théoriques ou conceptuels, mais à soutenir des attitudes et des actes, des engagements.
- 24 Cependant, au croisement des multiples regards mentionnés, les obstacles à surmonter sont très nombreux : l'accaparement de la problématique du paysage par des logiques de marchandisation, de privatisation ou de promotion aveugles à la diversité des usages ; sa réduction à un objet figé en fonction de représentations peu évolutives, voire réactionnaires ; le surinvestissement des sites et paysages exceptionnels par l'industrie du tourisme (des Alpes et de la Côte d'Azur à Paris ou au Mont Saint-Michel) ; la négligence à l'égard des lieux moins remarquables, et par extension des populations qui les occupent ; la persistance d'une production de l'espace fondée sur la destruction créatrice et la maximisation des profits à court terme... Sans se donner les moyens de réduire de tels obstacles, il sera bien difficile de faire valoir la nécessité des paysages, au sens éthique et politique que requiert sa signification existentielle.
- 25 Les quelques réserves que l'on peut adresser à l'ouvrage ne constituent pas des objections à sa démarche d'ensemble. Le manque d'exemples et de mises en situation concrètes s'explique par le choix d'un volume introductif, ouvrant une collection par un effort de synthèse. Gageons aussi que d'autres publications de la série sauront tirer un parti plus développé des recherches en sciences sociales, ou encore des travaux récents et en cours dans le domaine de l'esthétique. Les redondances et les échos internes du texte renforcent sa cohérence, guidant le lecteur dans les subtilités d'un sujet complexe, où tout se tient. Enfin, la maquette de l'ouvrage et sa couverture, que l'on pourrait dire hésitantes et perfectibles en l'absence de tout élément visuel, semblent attester la difficulté à circonscrire le public potentiel d'un tel projet – à qui peut et doit s'adresser aujourd'hui un discours généraliste sur les paysages ? Comment élargir et approfondir l'intérêt pour ce sujet crucial, mais négligé ?
- 26 Ces remarques ne remettent donc nullement en cause la très grande qualité de ce nouvel « exercice de paysage » de Jean-Marc Besse, à commencer par la clarté et la

rigueur de sa rédaction. Ses mises au point conceptuelles, ses analyses subtiles et ses références choisies avec précision en font un outil indispensable à notre intelligence collective des paysages contemporains. *La nécessité du paysage* orientera les recherches des étudiants aussi bien que les travaux des chercheurs, les réflexions des praticiens et les expérimentations pédagogiques. On ne peut qu'attendre avec impatience les prochains titres de la collection.

BIBLIOGRAPHIE

Assunto, Rosario. 2003. *Retour au jardin. Essais pour une philosophie de la nature, 1976-1987*, trad. et éd. H. Brunon. Besançon : L'Imprimeur.

Besse, Jean-Marc. 2009. *Le Goût du monde. Exercices de paysage*. Arles/Versailles : Actes Sud/ENSP.

Folléa, Bertrand. 2018. L'indiscipline du paysage (entretien). *Les Cahiers de l'École de Blois*. n° 16 « Métamorphoses », p. 78-87.

Gaudin, Olivier & Le Calvé, Maxime (dir.). 2018. Exercices d'ambiances. Présences, enquêtes, écriture. *Communications*. n° 102. Paris : Seuil.

Ingold, Tim. 2013. *Marcher avec les dragons*, trad. P. Madelin. Bruxelles : Zones sensibles.

Ingold, Tim. 2017. *Faire - Anthropologie, archéologie, art et architecture*, trad. par H. Gosselin et H. S. Afeissa. Bellevaux : Dehors.

Lamy, Jérôme & Roy, Romain (dir.). 2019. *Pour une Anthropologie historique de la nature*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

NOTES

1. Voir notamment Roncayolo, Marcel. 2002. *Les Grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines de Marseilles*. Paris : EHESS, p. 36-37 ; ainsi que « La division sociale de l'espace urbain », Roncayolo, Marcel. 2002. *Lectures de villes. Formes et temps*. Marseille : Parenthèses, p. 259-284.

2. Marot, Sébastien. 1995. L'alternative du paysage. *Le Visiteur*, n° 1. p. 75-77.

AUTEUR

OLIVIER GAUDIN

Maître de conférences à l'École de la nature et du paysage de Blois (INSA Centre-Val de Loire), chercheur rattaché à l'équipe DATE du laboratoire CITERES (U. de Tours)
